

Les Correspondances d'Eastman

Anne-Brigitte Renaud

Numéro 148, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Renaud, A.-B. (2012). Les Correspondances d'Eastman. *Lettres québécoises*, (148), 62–62.

Un lieu de partage au cœur de l'été

Les arts ne s'affrontent ni ne se font concurrence : ils se complètent, se nourrissent les uns des autres. C'est ce qu'ont démontré avec beaucoup de générosité les 27 invités des cafés littéraires de la 10^e édition des Correspondances d'Eastman en août dernier.

Pour le grand bal des lettres et des arts donné en l'honneur du 10^e anniversaire des Correspondances d'Eastman, le directeur Jacques Allard et son comité ont renouvelé le genre pour enrichir le dialogue littéraire et l'échange de lettres, au centre de cette manifestation culturelle. Lors des cafés 2012, aux écrivains étaient jumelés pour la première fois depuis la création de cet événement des praticiens de différentes formes d'expressions artistiques, chorégraphes, dramaturges, poètes, chefs d'orchestre, peintres, cinéastes... En ouverture de bal sur la terrasse de la Marjolaine, le dramaturge Serge Boucher confie être chaque fois surpris de trouver dans une salle un public ayant quitté le confort de son foyer pour aller à la rencontre d'une œuvre. Que dire alors de ces amoureux des Lettres et épistoliers qui se donnent rendez-vous depuis dix ans dans un petit village à l'ombre de l'Orford et où, cette année, plus de 3 000 entrées ont été dénombrées et 1 200 lettres ont été écrites ?

Mais revenons à l'art, dont Naïm Kattan, invité aux côtés de Francine Ruel du café « La maison racontée », dit que non seulement il crée la vie, mais qu'il la renforce. Ainsi, pour ces Correspondances renouvelées, des artistes de différentes pratiques se sont unis à la musique du monde des Lettres. Car musique il y a. « Avant de voir, dit Serge Boucher, homme de théâtre, de cinéma et de télévision, j'entends parler mes personnages, le rythme de leurs mots, leurs silences qui brisent les phrases, porteurs de sous-entendus et d'émotions souvent plus forts que ne le serait un épanchement. » Le réalisateur et auteur Francis Leclerc renchérit : il compare le texte à une partition de musique, avec son rythme et ses pauses. De son côté, Jean-Marc Dalpé garde le souci du public, que ce soit dans la création ou dans la traduction : « Les mots, le rythme, les phrases, peu importe l'âge du texte, doivent parler au public québécois contemporain, et ce, spécifie-t-il, sans sacrifier à la complexité de l'action et de la pensée des personnages. »

Le mot « confort » revient souvent au cours des neuf cafés littéraires ; toutefois, ce n'est pas un état de bien-être que recherche l'artiste, mais un confort à bousculer, à déranger, à remettre sans cesse en cause. « Sortir de sa zone de confort, notamment pour aller explorer d'autres formes d'art qu'on maîtrise moins bien, c'est répondre à un désir de renouveler sa propre liberté comme artiste, témoigne Évelyne de la Chenelière. Ce qui ne veut surtout pas dire, précise-t-elle, s'improviser dans une autre discipline, car l'œuvre d'art est bien sûr une expression de soi, mais la création de cette œuvre reste un projet esthétique. » Jean-François Rivest poursuit en soulignant que tous les arts ont une racine commune, l'âme humaine, et que la culture qui témoigne de ces arts, donc de l'âme humaine, n'est ni un divertissement ni un bien de consommation, elle est une démarche personnelle. « La société actuelle cherche à former des personnes fortes, fixées, alors que c'est dans la vulnérabilité qu'on peut découvrir sa sensibilité et témoigner de la beauté, de la bonté et de la vérité, trois mots qui, selon la poète Hélène Dorion, peuvent paraître démodés, mais auxquels l'écriture redonne sens. Venant du plus intime, c'est ce qui est le plus authentique », précise-t-elle.



Les Correspondances d'Eastman, c'est non seulement le plaisir de rencontrer des dizaines d'écrivains et d'essayistes, mais aussi un lieu où on peut se rencontrer et s'adonner aux plaisirs de l'écriture dans un décor champêtre accueillant.

Si la musique des mots s'entend, qu'en est-il du rapport entre la danse et la littérature, entre la peinture et la littérature ? Pour le danseur et chorégraphe Paul-André Fortier, chorégraphe, c'est écrire en trois dimensions, et à la source de cette écriture, c'est chercher ce qu'il a à dire et comment le dire d'une manière singulière et personnelle. Pour Madeleine Monette, écrire, c'est aller au bout de soi, c'est se démenner avec un matériau (les mots) qui résiste, que l'on doit faire danser car, dit-elle, « l'écrivain écrit aussi avec son corps, intensifiant ainsi sa présence au monde ». Fasciné par le kathakali, danse du nord de l'Inde qu'il pratique, Larry Tremblay accorde une importance majeure au corps des personnages de ses romans et des acteurs. Dans son travail d'écriture, il compare la mise en forme finale d'un de ses romans au travail de chorégraphie, lorsqu'il découpe le texte comme s'il écrivait les figures d'un ballet.

La danse et la peinture peuvent être des sources d'inspiration. Pensons ici à *Choses crues* de Lise Bissonnette et à *De Kooning malgré lui* de Michel La Chance qui les ont utilisées comme sujets et métaphores de l'écriture.

Vérité ou mensonge, trahison ou interprétation, comment la littérature se donne-t-elle à voir au cinéma ? Deux cafés, six invités, ont exploré ces thèmes : on approche le sujet en expliquant comment la pratique du scénariste peut influencer la pratique du romancier, comment le cinéma provoque l'histoire alors que la littérature l'évoque, le lecteur se créant lui-même ses propres images, et la part nécessaire de fiction dans les documentaires.

Que ceux et celles que je n'ai pu nommer me pardonnent, mais je m'en voudrais de ne pas souligner la présence de Louise Portal, muse et porte-parole, et de Dany Laferrière qui, de la scène ou de la salle, commente, crée un lien entre les invités et le public.

En invitant les artistes à croiser leur regard, ce grand bal des lettres et des arts a jeté un éclairage sur la correspondance entre la littérature et les autres formes artistiques. Il a permis au public de comprendre, entre autres, les similitudes des postures de création et d'appréhender son rôle dans ce geste. Il lui a donné la possibilité de voir la beauté à partir d'angles différents et de donner sens à la vie humaine en cette époque où les gages de valeur sont trop souvent troublés par les chiffres et les records.